

Il ne faut pas croire (croyez-moi)

Anouk Lanouette Turgeon

Number 67, Spring 1996

La croyance

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13808ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lanouette Turgeon, A. (1996). Il ne faut pas croire (croyez-moi). *Moebius*, (67), 35–47.

Il ne faut pas croire (croyez-moi)

Anouk Lanouette Turgeon

Voir. Regarder. Voir les images, ou les démythifier à force de les regarder. L'œil est un imposteur. Méfiez-vous. Il abuse de notre confiance. N'allez pas croire tout ce qu'il vous suggère. Il faut questionner ce que l'on voit, regarder ce que l'on ne voit pas. Avoir de l'œil : du discernement. Ne pas confondre le fond et la forme, l'objet et le reflet, la voix et l'écho.

L'œil, le regard. J'ai vu des yeux comme des miroirs, hantés par des transgressions, des voyages, des offrandes, des appels, des naufrages. L'œil voit des choses qui n'existent pas. L'œil : l'illusion, la foi.

J'ai regardé peu de regards. Le regard, gentleman et sauvage. Nu et insaisissable. Il a traversé des renoncements, sait l'étrangeté de toute chose, témoigne de l'infanticide nécessaire pour exister. Le regard capte des choses invisibles. Le vide, le manque, l'irréparable. Le regard : la désillusion, le désir.

La différence entre voir et regarder : la même qu'entre feindre et parler. (La différence entre l'œil et le regard : la même qu'entre le silence et la subjectivité.)

Le premier que j'ai vu : Érik. Le premier qui m'a vue : Alex. Le premier que j'ai regardé et qui m'a regardée : Christian.

Érik

Tenir l'autre au silence

Le jour de mes 14 ans, on m'a offert un cadeau très original : lui, le premier envahisseur. Il avait demandé, j'avais acquiescé nonchalamment, je n'avais peur de rien, j'ignorais tout de l'injustice de la rupture. J'avais souvent exploré l'inconnu sans m'y briser. Je consentais une fois de plus au risque. Cette aventure-là n'était pas du même ordre, je le savais ; mais je ne connaissais pas les ravages de son péril. Je n'avais accès qu'à la moitié de la mesure du possible.

J'avais aussi d'autres choses à faire, tout à apprendre ; j'étais en plein commencement d'adolescence. Il fallait que je refuse cent contraintes par jour, que je fume mes premières cigarettes, que j'incarne l'insouciance la plus totale, que je me consacre à l'amitié qui sauve de tout à cet âge-là, que j'espère mes premières menstruations, que je nourrisse l'envie démesurée de changer le monde. J'étais occupée. Je n'avais pas le temps de réfléchir au lien qui se créait, s'ancrait en moi comme un tatouage qu'on n'enlève pas sans saccager la peau. Je m'absorbais dans des préoccupations aussi abstraites que stériles sur l'enfance et le sort de Dieu. Je ne sentais pas que je me liais dangereusement à un autre mythe.

Il en savait plus que moi, avait perdu quelques illusions dans d'autres tempêtes, ne m'a jamais qualifiée de première. Je luttais contre la brèche qui s'immisçait dans mon innocence, haïssais l'idée de renoncer à la conquête du monde et du secret de son origine. Je ne savais pas pardonner, exigeais tout. Garce. Je lui reprochais n'importe quoi, lui en voulais pour des raisons occultes. Je courais à sa perte et tout se passait comme si j'avais hâte ; plus je m'attachais, plus je le portais à se détacher. Il avait à son actif des compromis, des trahisons et des paradoxes. Je n'acceptais pas qu'il y eût un envers aux choses, aurais voulu annuler la distance qui sépare nécessairement les êtres, m'acharnais à croire que la vérité se trouvait quelque part et que je l'étreindrais. C'était la guerre, la tragédie de deux langages parallèles.

Un soir, il m'a menti, pour une banalité ; je suis partie. Revenue. Méfiante. Plus tard, un matin, j'ai entendu qu'il voulait partir ; je l'ai fait avant lui. Éblouie et aveugle, avec trop d'orgueil dans la peau pour sentir la plaie qui s'ouvrait, pour entrevoir les décombres à venir.

Je me souviens d'une imperfection troublante sous son œil (le gauche, je crois): il lui manquait environ quatre millimètres de cils.

Je respire encore souvent son odeur sans qu'elle y soit. Je reconnaîtrais sa façon d'envoyer ses cheveux par en arrière à des kilomètres, entre des milliers d'hommes. Même chose pour le rebondissement de sa démarche, le rauque de sa voix quand il riait, la virilité gracieuse de ses mains quand il racontait.

J'ai des photos derrière les yeux. Le premier baiser dans son sous-sol, les langues qui tournent, la sensation étrange d'entrer dans un autre corps, un autre monde, un monde de muqueuses, nos haleines de gomme à la menthe, le malaise de ne pas savoir quoi faire de ladite gomme. Les films-prétextes, l'audace farouche des mains sous les chandails, mes seins pour la première fois caressés, la vague impression d'être abusée. Cliché: une nuit de vêtements mouillés dans un parc, la peau chaude et glissante sous la pluie. Autre part, les sièges orange du métro de Montréal et tout mon corps engourdi, Érik si loin au bout du wagon, Érik qui m'avait joué toute une journée la comédie prémonitoire d'en préférer une autre, tout mon corps engourdi même mon sexe (je me souviens de la surprise), engourdi jusqu'à la fièvre par des milliards d'aiguilles, tout mon corps hurlant la déchirure de la pire perte, la première. Le corps exutoire et prison. Gardien et détenu.

Je ne savais rien pardonner, rien accepter non plus. Je n'ai pas écouté ta voix, Érik; je désirais obscurément qu'elle soit un écho de la mienne, que tu te soumettes à ma dictature. Tu as bien fait de ne pas consentir. (D'ailleurs je ne t'aurais plus aimé.)

L'échec était prévisible. Pas cuisant, pourtant. Ni même lamentable. Une rupture ordinaire, posée, nécessaire. L'élan furieux si violemment refoulé de le supplier de me prendre une dernière fois, puis aussitôt la fuite, comme si l'élan continuait vers un objet halluciné, l'élan vital vers d'autres corps pour ne pas revenir sur moi-même et m'engouffrer dans le vide laissé. Oui, j'ai rempli ma vie, je ne me suis pas ennuyée, ne me suis même pas aperçue que je n'avais pas pris le temps de l'oublier. La douleur est arrivée en retard; dans les méandres de l'absence grandissante de mon héros dérisoire, j'ai saisi la mesure du mal, la blessure qui s'aggravait, lancinante, insidieuse, persistante. Comme une maladie d'autant plus nocive qu'elle est niée. Une

agonie en forme de ressac, le ressac qui ramène toujours la même eau souillée.

Quelques années plus tard (séparés depuis longtemps) nous nous embrassions saouls dans son sous-sol. Le souvenir est confus mais je me rappelle que sourd et précis dans mon ventre le cri oblique de la dépossession avait encore du souffle.

Depuis, je l'ai perdu de vue.

Je n'aurai réussi, Érik, qu'à effleurer ton existence d'un œil courbe (je n'avais que des yeux : l'œil hallucine, le regard voit), qu'à te distraire le temps d'un cri d'insatisfaction, comme une enfant capricieuse qui hurle pour qu'on lui donne ce qui appartient à quelqu'un d'autre.

Plus tard, je saurais parler, écouter, ne plus demander, offrir sans rien exiger en retour. Beaucoup plus tard. Bientôt, j'apprendrais le jeu et l'indifférence. Le jeu : mon salut. L'indifférence : mon totem.

Et déjà j'avais décidé quelque chose, sans le savoir : on ne m'abandonnerait plus.

Alex

Se taire

Alex et tant d'autres, comme des échos inversés du premier. Alex et ses synonymes, victimes de ma vengeance clandestine, abandonnés par celle qui recréait le scénario en intervertissant les rôles, pour réparer le mal, combler la fosse causée par la première perte, s'approprier le contrôle des leurres.

Regarde, Érik, regarde en eux les décombres de tes ravages en moi. Vois, je suis forte maintenant, je décide de tout, plus personne ne me réduit à néant dans les métros. Ils me pleurent, regarde, je les ai possédés et déposédés. Le monde m'appartient. Je les ai eus. Comme tu m'as eue. Comme je ne t'ai jamais eu.

Oui, je les ai eus.

Je ne réalisais pourtant pas ce que je faisais, ne percevais pas la convulsion de répétition qui me servait de nourriture et d'exorcisme. Les ricochets m'étaient invisibles ; je croyais à l'amour. Je reconquérerais le premier à travers les nouveaux ; je recommençais l'histoire où elle s'était terminée. Je me recommençais où il m'avait laissée. Je les choisissais inaccessibles, comme il l'était resté, les adulais tant

qu'ils le demeuraient – tant qu'ils lui ressemblaient. Puis ils se mettaient à m'adorer à leur tour, à aimer le personnage que je leur bâtissais; alors les rôles basculaient, et bientôt je les jetais, à la fois satisfaite d'avoir abandonné le premier à travers eux et déçue qu'ils ne lui correspondent plus.

Coup, contrecoups. Deux temps, un mouvement (des rythmes différents). J'ai vu Érik, me suis rivée à son image, n'ai jamais su le regarder, noyée dans son reflet. J'ai dérivé. Puis Alex m'a vue, n'a jamais pu me regarder, obnubilé par le miroir que je lui tendais. Un miroir comme une entrave protectrice. Pour lui plaire sans me livrer. Lui plaire pour me délivrer. Un miroir invisible, comme une toile d'araignée dans l'obscurité, une toile d'araignée finement travaillée, minutieusement construite millimètre par millimètre, pour prendre et ne pas être prise. Restaurer un temple dévasté en se nourrissant de proies inoffensives. Au nom d'un culte adulateur voué à un innocent.

J'ai joué des rôles, privé des amis de me sauver, fait des compromis indécents.

Je disais : Alex m'a vue. Au début, je croyais l'aimer. Il en désirait une autre : je voulais peupler ses fantasmes, assiéger sa vie, être son obsession dévorante. Le pire est arrivé : j'ai réussi.

Je disais : au début, je croyais l'aimer. Il était superbement assuré, infailible. Inatteignable. Il ne se révélait vulnérable que pour une autre. La trinité : l'origine du désir. Tranquillement, j'ai tramé ma toile, lui ai peint un tableau si parfait qu'une photo n'aurait pas pu être plus crédible, lui ai tendu un piège que je ne voyais pas (ce sont les plus convaincants), un tissu d'illusions fabriqué selon une technique de pointillisme éprouvée, tellement bien ficelé que j'y croyais moi-même.

Je me suis mise à le zieuter soi-disant par hasard pour aussitôt fuir son œil interrogateur dans des feintes de séduction aussi puériles qu'opportunistes. Je multipliais les sous-entendus, l'écoutais parler de l'autre avec une compassion dont je ne me doutais pas du pouvoir séducteur, le laissais entrevoir les trésors que je pourrais lui offrir; puis je me détournais, désinvolte et insolente, pour me lancer dans les bras de tous les veules avec qui je ne risquais rien. Je les magnifiais pour qu'il veuille prendre leur place. Je le fuyais pour l'attirer. (Simple, commun, efficace.)

La première fois qu'il m'a touchée, l'engourdissement du métro s'est condensé dans mon ventre en une boule de feu hérétique. Il était encore sacré. C'était encore le temps du désir, des mouvements somnambules, brusques et égarés du désir.

Il commençait à faillir pour moi et je le voulais de plus en plus enchaîné ; il fallait que je voie combien de temps la carrosserie tiendrait.

Je jouais à un jeu dont j'ignorais les règles, les séquelles, les dimensions, les fruits, les dédales, les délais, l'enjeu, et même les joueurs. Par contre j'avais la stratégie dans le sang, tel un réflexe que je ne pouvais ni prévoir ni réprimer. Le pire est arrivé : j'ai gagné. Comme un ministre élu par défaut ou nommé par un supérieur sénile, je me suis trouvée à un poste pour lequel je n'étais pas qualifiée. J'ai gagné : il s'est mis à m'aimer. Avant que je l'aie vraiment voulu, et surtout prévu. Il devançait mes espoirs, dépassait mes attentes : à ne pas faire : désamorçant.

Il était trop tard pour que je me dérobe ; j'aurais détruit l'idée si bien confectionnée que nous avions de moi. (La foi et l'illusion couchent ensemble.)

On ne frappe pas quelqu'un qui rampe déjà, paraît-il ; et je reconnaissais que j'avais tout fait pour qu'il se traîne à mes pieds ; je lui devais donc quelque chose, en quelque sorte. Quelque chose comme de l'amour ou du moins un ersatz comestible de philanthropie : un peu de charité hétérodoxe, de bienveillance machiavélique, d'altruisme intéressé. Quelque chose pour le rapetasser avant d'aller voir ailleurs ; je ne voulais pas me désister tout de suite, j'aurais eu l'impression de déporter des innocents ou de massacrer des enfants pour rien, je ne sais trop. C'est immonde, je sais. Le monde est une immondice, on n'y peut rien, on s'y fait.

Donc, il aimait ma toile, et ma foi, je l'aimais aussi – j'y avais mis beaucoup d'énergie, on ne se défait pas si facilement de quelque chose qu'on a façonné avec tant d'efforts. Il m'aimait, subitement, et j'ai eu envie d'essayer aussi. J'avais un argument majeur : la réminiscence de cette palpitation effrénée entre mes jambes qui l'avait appelé si souvent, si longtemps. On fait tant de choses au nom d'un passé dont on aurait voulu qu'il ne nous échappe pas. (La boule de feu n'est jamais revenue.)

La bascule. L'impossible équivalence de la démesure. Je l'avais trop fantasmé, il ne pouvait que me décevoir, c'est

bien connu. Il est rapidement devenu l'inverse de ce qu'il projetait à l'époque du désir; cela participe du même mouvement, tient de l'évidence, ne devrait surprendre personne. Ce qui m'avait éblouie s'éteignait. Il avait été invincible, impénétrable, mobile; il s'est fixé, est devenu vulnérable, s'est avoué vaincu. Il avait été résistant, il se transformait en allié. Je cherchais la guerre – il fallait que je me batte, j'avais une revanche à prendre. Je ne pouvais supporter la solidarité.

Pourtant, je me suis tue. Longtemps. Je voulais croire. Essayer. Essayer de fabriquer l'amour à force de volonté, d'inclination forcée, d'abnégation factice. Comme on s'acharne sur un malade cliniquement mort. Comme on nie la mort et la vie dans le même geste. Vers l'immobilité. J'aurais dû sentir que les fondements étaient falsifiés, viciés, voués à l'effondrement. En fait, je le savais, j'en portais la déstabilisante prescience. Mais les feux d'artifice, s'ils n'aveuglent pas toujours, séduisent. Je voulais y croire. (Il arrive que la foi engendre des miracles, non?) Il y croyait, lui, à mon miroir postiche. Inconcevable d'avouer que je simulais depuis le début; il ne voulait pas le savoir et je refusais de m'en rendre compte. J'ai essayé. Longtemps. D'occuper une place qui n'était pas la mienne, de correspondre à la contrefaçon de moi-même, d'annuler la distance entre la lueur et son ombre.

Longtemps, je suis rentrée de bonne heure, j'ai évité de parler aux inconnus, j'ai pratiqué des esquives phénoménales pour ne pas rencontrer d'autres mains viriles. J'appelais ma nouvelle prise religieusement tous les soirs à la même heure (cette heure où les festolements dont je n'étais pas commençaients), oubliais mes cigarettes en sa présence parce que la fumée l'importunait, me lavais les mains pour ne pas souiller ses draps aseptisés, me gargarisais avant de l'embrasser, jugulais mes fantasmes en imaginant ce qu'il pourrait en penser (ça, je n'y parvenais pas tout à fait, mais presque). Longtemps. Par tous les moyens impies nourrir une foi frelatée. Ensevelir la menace de l'écroulement. Comme un mécanisme rigoureusement exact.

Longtemps. Longtemps. Le jour, la nuit, à chaque instant, chaque minute, chaque seconde, l'exécution méthodique des gestes, impitoyable, uniforme, tic-tac, tic-tac, diktat, diktat... Pour préserver la toile, la fragile, si fragile toile... surtout ne pas briser la toile... fragile, fragile... chut, chut...

Tant de mesure ne me seyait pas, je ne m'y habituerai jamais, j'en ai bientôt été assurée. Cependant il y a parfois des lunes entre la prise de conscience et le passage à l'acte.

Des lunes. Des lunes. Des lunes.

Puis, un jour, l'incoercible intuition : la digue serait bientôt rompue par un courant furieux trop longtemps emmuré. Ma torpeur arrivait à sa fin. J'étais fébrile. J'allais bientôt parler. (Balbutier, d'abord.)

Le soir de la sortie. Je me maquillais en parlant à Alex au téléphone, me souriais dans le miroir, complice de mon appétence aiguë, en rassurant l'autre sur mon infailibilité. Il ne semblait pas trop y croire. Je m'en balançais. Devant le miroir. Mes hanches, mes jeans, ma blouse nouée au-dessus de mon nombril, mes lèvres, mon regard, tout était en place. Pour que je prenne ma place. Narcisse et Babylone. Je ne voulais pas, pourtant. Je ne reconnaissais pas ce qui m'animait. Je ne voulais pas, je le jure. Il le fallait, pourtant. Je ne voulais qu'à moitié. À moitié pleine ? À moitié vide ?

Je pensais à la foule, à l'alcool. Au danger de céder, au mal que ça lui ferait, au mal que ça me ferait, à l'appel qui transperçait ma peau malgré ma retenue. Quelque chose devait se passer. Je n'avais pas l'intention de provoquer quoi que ce soit, l'événement adviendrait s'il était indispensable, inévitable, urgent. Et il l'était. Il fallait que je dérape, c'était nécessaire, j'étais assaillie par l'imminence de ce qui serait plus fort que moi ; ce serait par hasard, par choix et par réflexe.

Je sentais sourdre en moi la matière en fusion entravée dans mes entrailles depuis la dernière brûlure engourdissante. Le feu cependant ne hurlait plus le massacre de la dépossession ; il annonçait la débâcle d'une renaissance.

Alex m'aimait plus que jamais – j'avais réussi, pouvais-je le supporter ? –, m'aimait comme il n'avait jamais aimé, m'aimait comme pas un homme ne pourrait le faire après lui, disait-il. Il disait aussi me connaître. Je n'en croyais pas grand-chose, mais je me taisais, pour la dernière fois – je n'allais pas faire tomber en ruine les résultats de tant de labeur, je serais conséquente jusqu'au bout. Il s'épanouissait. J'étais satisfaite de lui avoir servi à quelque chose. Les fleurs du mal. Il m'avait été utile aussi. Il m'avait aimée, renouvelée, avait peut-être réussi, sans le savoir, à me guérir de l'autre, à m'insuffler la force de m'affranchir. Nourrie de ma proie, qui ressemblait finalement davantage

à un complice qu'à une victime, je me sentais régénérée, prête à mettre fin au manège.

L'envie vertigineuse de rompre. Irrépressible. D'aller vers le risque, les autres. Le plongeon. L'impatience du vide. Le vide. Au milieu d'une tornade. Au milieu d'un regard.

Ce soir-là, donc, je suis sortie. Ce soir-là, mon œil avait un regard, pour la première fois depuis longtemps, depuis toujours peut-être. J'étais en train de perdre la foi, d'apprendre le désir. J'entrevois l'envers de ce qui est donné à voir. J'allais entrer dans l'incertitude. Briser le miroir, traverser le mirage. Vers une ouverture, l'inconnu, un abîme peut-être.

L'âge de la mue nécessaire était venu.

Christian

Se parler

Ce soir-là. Fiévreuse, volontaire, vulnérable, tenace. J'étais tout cela. Avide. De rencontres, enfin.

Christian. Il m'avait fait entrevoir, déjà, l'autre versant de la mesure du possible.

Cette nuit-là, il était où j'allais, avec son regard dans les yeux ; il n'attendait personne, je marchais vers lui. Et il m'a regardée. Il m'a regardée. J'ai frémi. Quelque chose s'ouvrait...

Cette nuit-là, je m'offrais le commencement d'un monde. La vie avait une consistance inédite. J'avançais dans une densité chatoyante, où la mouvance des êtres et des choses était manifeste. La foule, la fumée, la terre, les corps, plus rien n'avait la même texture. Je comprenais que rien n'est rivé, gagné, fixe, saisissable. Qu'il faut, à chaque instant, se poser la question de la durée, et vérifier la position de sa propre subjectivité (tout l'enjeu est là : il ne s'agit pas que de parler à partir du lieu où l'on se trouve, mais de savoir où l'on se trouve). Parce que nous sommes NOMADES.

J'ai écrit sur un mur : « Se taire est un suicide, tenir l'autre au silence un meurtre. » Je marchais, changeante, mal assurée. Je ne me réfugierais plus dans des échos comme des retours en arrière, ne me travestirais plus dans de fausses retrouvailles. J'irais. Vers les autres, que j'avais toujours imaginés au lieu de connaître, dont j'avais toujours

tenté de me protéger. Entendre leurs voix, différentes de la mienne, échanger ; entre nous un écart, un abîme, la source du désir. Oui. Boire à la soif de vivre. Il me semblait que je risquais ma peau, et qu'il s'agissait là du seul moyen d'exister. S'ouvrir. S'offrir sans se sacrifier, se livrer sans se perdre. Je pourrais, oui, j'en portais la vertigineuse certitude, je pourrais aimer de cette façon-là ; ce ne serait pas facile mais il le fallait.

Je disais : ce soir-là, Christian m'a regardée. Il y avait si longtemps (depuis toujours, peut-être) qu'on ne faisait que poser les yeux sur moi. (Et si longtemps que mon propre regard était maquillé.)

Il tenait un discours inquisiteur, me posait des questions décapantes. Sa présence exigeait de moi une authenticité que je tenais coite depuis si longtemps que de l'entendre rejaillir, hésitante mais intégrale, m'étourdissait. Ce vertige me rappelait à la dictature de l'autre en même temps qu'il m'en détachait. Je vacillais entre deux pôles, sondais la distance, jetais des mensonges, recontactais des fantômes, explorais des trous noirs. Il me remettait en jeu cent fois à l'heure et, de plus en plus transportée, connue, triturée, étonnamment je ne mentais plus, ne savais plus comment, ne pouvais plus.

Mise au point : il ne me séduisait pas. Il n'avait pas l'équipement : ni les yeux (bleus), ni le cul (minime), ni l'amour (chétif), ni l'odeur (blanche). Au contact de son langage pourtant mon sang se galvanisait.

Et il a eu le cran de formuler le genre de demandes qui changent les souvenirs de place, font chavirer la perspective des sens, déstabilisent brusquement l'obvers des choses ; parce qu'elles réveillent en vous ce qui s'y trouve de plus secrètement et irréductiblement vital.

— Est-ce que je peux te demander quelque chose que tu vas me refuser ?

— Oui... ?!?

— Embrasse-moi.

Ici, amorce de baiser. Avortement : sanglots et larmoiements. (J'avais toujours été inflexiblement fidèle.)

Foudroyée par l'affranchissement trop brusque, j'avais senti ma chair se fendre, comme si on m'arrachait ma vie au lieu de me la rendre. Je ne comprenais plus pourquoi, comment, pour qui j'avais voulu quoi, si j'avais eu envie de

ça. En fait ce n'était pas une question d'envie, mais de nécessité. Je n'aurais pas pu faire autrement, il le fallait, c'est tout, naître n'a jamais été facile, je m'étais prévenue ; j'avais été violée par ma propre volonté, déracinée par ma propre nature. Des couleurs informes voguaient au-devant de mes yeux à cause des larmes, de la vodka et de la blessure, les images se brisaient dans un kaléidoscope dissonant, terrorisant, tout était devenu menaçant, étranger, et moi anonyme.

Et pourtant, je disais merci, inlassablement, comme si je m'étais empêchée de le dire pendant un siècle. Merci, Christian, merci, il le fallait, merci...

(Quelques années plus tard.)

Oui, il le fallait.

Je suis devenue nomade. (Déménagements répétés, obligés et appréciés.) Christian et moi avons entretenu une correspondance exhibitionniste, guerrière, incestueuse, ludique, complice, voyeuse, filiale, désirante, solidaire, déliivrante. (Fidèle, presque.) Je me suis tout permis. Tout.

Oui, il le fallait. Il fallait que je te rencontre, Christian, que mes sanglots éclatent dans ta bouche, que ma vie se brise sur tes lèvres, que nos chairs se célèbrent et se séparent.

Il fallait peut-être aussi que ta demande me laboure, m'ouvre, et que je n'y accède qu'à demi (à moitié pleine, à moitié vide), pour qu'en te décevant je te montre le manque en moi, la faille entre nous ; et qu'ainsi le désir naisse en s'y abreuvant. (Si j'avais simplement répondu à ta requête sans qu'elle me déchire, tu n'aurais pas eu accès à ma fragilité, et nous serions aujourd'hui repus ailleurs, chacun de son côté.)

Merci pour le détournement majeur. Et pour la suite.

(Parce qu'il y a une suite.)

Oui, Christian est là, encore, aujourd'hui, maintenant, à côté de moi. Trop proche, trop immédiat pour que je puisse en parler. Je ne le ferai ici que d'une façon dérisoire, parce qu'il est là, offert, fragile, exigeant, et qu'en ce moment j'ai envie d'être avec lui, pas d'écrire sur ce que nous avons été. Parce que nous sommes encore. De plus en

plus. Sans retenue. Parce que rien n'est fini, que tout est encore en pleine expansion, se joue en ce moment. Impossible de fixer dans un récit une histoire aussi mouvante.

Christian: le seul avec qui je n'ai jamais joué la comédie et le premier que j'ai aimé malgré et parce qu'il ne me tendait pas de toile (les autres, je les aimais – et est-il juste de parler d'amour? – parce qu'ils le faisaient, à mon insu ou non). Christian, qui s'est refusé à me posséder, n'a pas tenté d'avoir le contrôle sur moi. Christian que je n'ai pas voulu maîtriser, qui a eu accès à mon intimité sans artifice. Christian, le seul que je n'ai pas aimé comme une folle mais comme quelqu'un.

Il me pose encore des questions déstabilisantes, inlassablement. Christian, celui qui me critique, m'accuse, me fait avancer, me pousse quand j'hésite, m'engueule quand je regarde en arrière, me ramène à la lumière quand j'ai envie de croire à des chimères. Sévère, lucide, authentique. Avec lui l'orgueil me quitte, les défenses s'effondrent, la fragilité est permise.

D'habitude, à force de partager le temps avec quelqu'un, des murs s'érigent, les différences séparent; avec lui elles sont nourrissantes. L'écart entre lui et moi est abyssal, mais il y a des ponts, la communion charnelle et la parole. Comme si la distance entre nous nous unissait d'autant plus que nous savons que nous ne pourrions pas la réduire.

La proximité ne me dévore pas, la distance non plus. (Nous n'aurions que faire de la lune: je ne veux ni la lui offrir ni qu'il me la décroche.) Une seule chose doit être respectée pour que notre lien survive: l'absence de pacte. Nous ne serons fidèles qu'au désir.

Christian, Christian avec qui tout est possible. S'entendre respirer, gémir, crier, pleurer. S'écouter, se lire, se laisser prendre et s'abandonner. Sans se détruire, sans tricher, se découvrir, souffrir et jouir comme on rit, à cœur déployé.

J'entends sa voix. Et il entend la mienne. Il n'y a peut-être rien de plus difficile en ce monde que de parvenir à se parler et à s'écouter sans se perdre dans les échos des voix des autres, rien de plus beau non plus. Je ne croyais pas ce genre de merveille possible.

Nous pouvons durer. Nous avons pourtant failli nous perdre cent fois. Depuis la première question, à chaque phrase le danger est là. Parce que nous parlons sans entraves

des secrets, se tromper d'adresse, se perdre en transferts. Parce que nous nous lions de plus en plus, et qu'à chaque instant le risque est là que la démesure prenne la place du partage. Le risque est là que l'un en demande trop, que l'autre ne puisse pas donner. Nous ne serons jamais certains de quoi que ce soit. Sauf de la mouvance nécessaire de toute chose. Nomades.

Parfois, la nuit, il me manque quand je me love contre lui; parfois je lui manque quand il se vautre dans mon étreinte. Nous nous savons inassouvissables et inassouvissants.

À lui je me livre sans me sacrifier, m'offre sans me perdre. Pour la première fois. Merci, Christian. Je ne croyais pas tant d'ouverture possible sans carnage.

Nous allons nous séparer bientôt (l'école est finie). Il y aura le deuil (d'autres rencontres, d'autres pertes, d'autres regards), le deuil imminent, qui blesse déjà.

Il aura été le premier. Peut-être pas le seul, mais le premier. À me regarder. Que j'ai regardé. Et nous nous reverrons. Il le faut.

La séparation est pour demain et je veux vivre la vie maintenant, la vie dans tous ses vertiges et ses nuits flamboyantes, la vie généreuse qui exige tout. (Il m'a déjà écrit :)

Après que les mots

usés

eurent été fracassés contre la réunion authentique des

[corps

il ne reste rien

rien sinon la vérité.

Et la vérité ne s'écrit pas. Elle se vit.